

Coronavirus: Restez à la raison

liberation.fr/debats/2020/03/27/coronavirus-restez-a-la-raison 1783399

27 mars
2020

Il a suffi d'un minuscule virus du nom de corona pour que d'un coup l'hyperactivité du XXI^e siècle s'arrête : un tiers de l'activité économique suspendu en France, récession et krach boursier à l'horizon, fermeture des frontières, avions de ligne cloués au sol, routes vidées de leur congestion automobile, villes bourdonnantes soudainement silencieuses. Douze jours que la France est officiellement confinée, placée sous cloche, tels ses voisins italiens, espagnols et belges ou, plus loin, les Etats-Unis, désormais premier pays touché par l'épidémie. Une drôle de période durant laquelle 3 milliards d'êtres humains sont entrés en confinement après que l'Inde a appelé ses habitants à rester chez eux. «*Nous passons brusquement d'une civilisation de la mobilité à une obligation d'immobilité*», analyse le sociologue Edgar Morin dans [une interview](#) donnée à *Libération* (lire page 5). Une crise de civilisation ? C'est ce que pense le vénérable penseur de 98 ans qui milite pour un «*humanisme régénéré*», «*essentiellement planétaire*», où la «*biosphère devient une valeur prioritaire*».

«Un "socialisme de guerre"»

Une théorie refait surface pour cerner cette crise à la fois sanitaire, économique, financière et démocratique, voire anthropologique : le terme «cygne noir», formulé par le philosophe et statisticien libanais Nassim Nicholas Taleb dans un essai du même titre paru en 2007, pour désigner les événements rares, imprévisibles et dont les conséquences sont considérables pour l'humain. Plus classiquement, *la Peste* de Camus s'est hissée comme le hit des références, probablement davantage pour son interprétation littérale que sa lecture politique ou métaphysique.

Plus politique, lors de son allocution inaugurale sur le coronavirus le 12 mars suivie par 35 millions de Français, un record d'audience absolu, le président Emmanuel Macron a évoqué une «*guerre, certes sanitaire, contre un ennemi invisible, insaisissable, et qui progresse*». En plaidant pour un Etat social qui refrène une mondialisation sans limite et sans partage, le Président a semblé renier en l'espace de quelques minutes l'ensemble de ses dogmes idéologiques, un virage à 180°. «*L'ancien chantre de la "start-up nation" qui mettait en cause le "pognon de dingue" que représentaient les aides sociales ne jure plus que par l'éthique du service public et l'Etat-providence*, remarque le philosophe Jean-Claude Monod. *Celui qui avait sèchement répliqué qu'il n'y avait "pas d'argent magique" à une infirmière indignée par le manque de moyens de l'hôpital public en avril 2018 a annoncé mercredi soir depuis Mulhouse, ville durement touchée par le virus, un "plan massif d'investissement et de revalorisation de l'ensemble des carrières" à l'hôpital. Celui qui déplorait que si peu de jeunes semblent aspirer à devenir milliardaires chante les valeurs de solidarité et dénonce la "folie" d'une circulation sans contrôle des marchandises.*»

A situation d'urgence, mesures d'exception : mise en place du chômage partiel, report des charges fiscales et sociales des entreprises, soutien économique massif aux secteurs les plus touchés, éloge de la recherche scientifique, suspension de la réforme des retraites, interruption inédite des règles budgétaires à l'échelle de l'Europe, mobilisation d'entreprises pour la production de gel hydroalcoolique et d'usines de textile pour la confection de masques, réquisition de chambres d'hôtel pour les SDF. *«On a là quelque chose comme un "socialisme de guerre"»*, selon Jean-Claude Monod, qui analyse dans une tribune pour *Libération* les mutations de l'Etat néolibéral en temps de crise. Y aura-t-il un avant et un après Covid-19 ? Chacun y va de sa prédiction, au point de voir parfois dans cette pandémie la validation de sa propre idéologie : antilibérale, anticapitaliste, nationaliste, souverainiste, décroissante, effondriste... ou au contraire pronostiquer un renforcement à venir de l'idéologie libérale. Sur ordonnance du gouvernement, la semaine de travail est passée mercredi à 60 heures dans certains secteurs, des dérogations au repos hebdomadaire et dominical sont rendues possibles. Un avant-goût de la dérégulation sociale qui nous attend après ?

Au milieu des interrogations, quelques certitudes émergent cependant. Celle d'un resserrement de la société de contrôle notamment, où les libertés individuelles élémentaires sont sacrifiées sur les réflexes sécuritaires de l'état d'urgence sanitaire, tout juste voté par le Parlement. Après les attentats de 2015, les mesures sécuritaires prises dans «l'urgence» avaient été diversifiées, prolongées et gravées dans le marbre de multiples lois. *«Ce que l'épidémie fait clairement apparaître, c'est que l'état d'exception auquel les gouvernements nous ont habitués depuis longtemps est effectivement devenu la condition normale»*, écrit le philosophe italien Giorgio Agamben sur le site de la maison d'édition Quodlibet.

«Une métaphore de la démondialisation»

Certaines prédictions s'accélèrent. Comme le nécessaire remplacement du modèle de développement économique et social de ces trente dernières années. *«Cette crise n'est pas que conjoncturelle, le Covid-19 agit en même temps comme une métaphore de la démondialisation et de la mutation profonde que connaissent nos économies de services»*, analyse l'économiste Daniel Cohen dans *Libération*. Elle est un *«coup de semonce»*, dit la sociologue et philosophe Dominique Méda, qui *«met en évidence l'extrême fragilité des arrangements humains, mais aussi l'ampleur de l'impréparation dans laquelle se trouvent nos sociétés»*. Une aubaine pour enfin changer les indicateurs de référence de la qualité de vie, relativiser le PIB, basculer sur de nouveaux critères physico-sociaux, comme un indice de santé sociale ou encore les neuf limites planétaires de Rockström (1) ?

La pandémie agit comme un rappel à l'ordre, une secousse sociale et psychologique. *«Elle nous révèle la face infirme et vulnérable de la formidable puissance humaine, souligne Edgar Morin, que l'unification techno-économique du globe a créé en même temps qu'une interdépendance généralisée, une communauté de destins sans solidarité.»* Comme si le citoyen moderne avait oublié un temps qu'il est un animal social, qui n'existe pas sans ses congénères. Un principe anthropologique revenu comme un boomerang à l'annonce

de l'application de la distanciation sociale préconisée par les épidémiologistes pour endiguer au plus vite l'épidémie. Après un hiver de mobilisation sociale et de manifestations contre la réforme des retraites, après dix-huit mois d'occupation de l'espace public par les gilets jaunes et alors que les actions de désobéissance civile n'ont cessé de se multiplier ces derniers mois, l'heure est aux couvre-feux et à la discipline générale. Plus que jamais, le confinement démontre l'enchaînement du destin de chacun, *«c'est en ne faisant rien que certains préservent ceux qui font tout»*, relève la philosophe Cynthia Fleury (lire page 7).

«Un travail au corps à corps»

Ce que rappelle violemment l'épisode du coronavirus, c'est que la précarité est partie intégrante de la condition humaine. *«Nos sociétés de confort ont oublié que la vie est une perturbation permanente, souligne la philosophe et psychanalyste Hélène L'Heuillet (lire page 6), que vie et mort, santé et maladie, bonheur et misère s'entrelacent sans que jamais la victoire des premières soit définitive sur les secondes.»* Une vulnérabilité, individuelle et collective, et une fragilité corporelle, qui soulignent le besoin essentiel *«de solidarité sociale pour survivre»*, explique le sociologue américain Eric Klinenberg, spécialiste de la solitude contemporaine (lire Libération du 26 mars). Hier peu considérés au regard des logiques budgétaires de l'hôpital public, les personnels soignants se retrouvent premiers de cordée, applaudis tous les soirs à 20 heures par une population reconnaissante. Habituellement invisibilisé, assuré essentiellement par les femmes, renvoyé le plus souvent à la sphère privée, le travail du *care* («soigner», prendre soin au sens large) est soudainement réhabilité. Infirmières, aides à domicile, personnel des institutions gériatriques : leurs missions sont primordiales pour assurer aux plus fragiles (personnes âgées, malades chroniques, handicapés, délaissés de la société) les besoins fondamentaux de tout être humain (être propre, manger, être rassuré, traité avec attention...). *«Un travail au corps à corps»*, analyse la psychologue Pascale Molinier (lire Libération du 20 mars), malgré les risques élevés de contamination, malgré le manque de masques.

«Nous ne survivons que grâce au soin»

Lors de la crise de la grippe H1N1 en 2009, Roselyne Bachelot, alors ministre de la Santé avait été violemment critiquée pour avoir commandé trop de vaccins. *«J'avais raison»*, dit-elle aujourd'hui. En 2010, Martine Aubry, première secrétaire du Parti socialiste, était la risée de la classe politique (2) quand elle avait évoqué *«une société du care»*. A l'époque, il s'agissait de répondre politiquement au président Nicolas Sarkozy qui voulait initier une nouvelle réforme... des retraites. Aujourd'hui, la crise sanitaire du Covid-19 prospère sur vingt ans de coupes budgétaires dans les hôpitaux publics. Face au virus, la France se retrouve dangereusement démunie : le pays compte un peu plus de 3 lits de soins intensifs pour 1 000 habitants, contre plus de 6 en Allemagne (chiffres OCDE). *«En tant qu'êtres humains, nous ne survivons que grâce au soin»*, rappelle la philosophe américaine du *care* Carol Gilligan. De l'attention des parents portée à l'enfant dès son premier cri au geste qui soigne, entretient et nourrit le corps adulte, puis vieillit jusqu'au seuil de la mort,

l'homme n'est jamais une île. Cette importance du soin dans son sens plus large sera-t-il un jour reconnu comme nécessité économique première, telle que l'Etat-providence l'a déjà conceptualisée et déployée ?

Pour la philosophe américaine Judith Butler, l'individu de l'économie libérale, entreprenant, autonome et à la fin triomphant sans l'aide des autres, est largement une fiction. Dans son nouveau livre sorti en février aux Etats-Unis, *The Force of Non-Violence* (traduction française à l'automne chez Fayard), elle réaffirme le besoin «*de renforcer les liens sociaux et de concevoir notre appartenance à la société comme une forme d'interdépendance*» : «*Je m'oppose aux manières nationalistes et xénophobes de renforcer le lien social, pour me demander au contraire de quelles obligations nous sommes redevables aux êtres que nous ne connaissons pas.*» Malades d'ici et d'ailleurs, tous ceux qui tentent d'échapper à une vie de dénuement, à la solitude de la vieillesse. «*Nous, humains, rappelle la psychologue Pascale Molinier, avons besoin de chair, de contact sensoriel, d'expressivité, et plus nous sommes âgés et enfermés dans la prison de notre corps, voyant moins, entendant moins, comprenant moins, s'angoissant plus, plus le corps de l'autre nous est indispensable, cette main que l'on serre, ce visage qui se penche, cette voix qui taquine, nous ne pouvons nous en passer.*»

Mais derrière la facette exceptionnelle et inédite de la pandémie Covid-19, des enjeux de société bien plus classiques refont surface, avec des rapports de classes connus depuis... Marx. Confinement d'en haut, confinement d'en bas ? Pour les réfugiés des résidences secondaires, l'enfermement au plus proche de la nature est la promesse de s'évader du monde ordinaire, d'offrir «une forme de détox sociale» loin de l'affairement mondain et citadin habituel. Les premiers journaux de confinées signés par les écrivaines Leïla Slimani et Marie Darrieussecq, publiés dans *le Monde* et *le Point*, ont pu susciter l'indignation... car ailleurs, loin du bocage normand ou breton, des familles, des couples vivent entassés entre quatre murs ou quatre tours. Se cloîtrer avec ses proches relève d'une course de fond, socialement, physiquement et psychiquement harassante. Sur le balcon d'un immeuble XIX^e en Italie, une banderole proclame en lettres noires sur un drap blanc : «*La romantisation du confinement est un privilège de classe.*»

Selon sa place dans la société, les situations de travail sont vécues différemment. «*On a fait rentrer chez eux bon nombre de "vainqueurs" de la mondialisation et on laisse dehors ceux qui sont en partie à leur service*», observe le sociologue Camille Peugny (*lire Libération du 25 mars*). Si le virus frappe indistinctement le corps des individus comme à la roulette russe, qui prend le plus de risques, qui travaille pendant le confinement ? Les travailleurs du clic et les ubérisés, les manutentionnaires et les caissières de supermarchés, les conducteurs et les transporteurs, les travailleurs du soin et les éboueurs. Les cadres et professions intermédiaires, eux, télétravaillent dans leur immense majorité à la maison.

«Une impression de Némésis naturelle»

Pendant que *Homo sapiens* se cloître, des images sur les réseaux sociaux notant la présence de bêtes sauvages dans les rues désertes des villes veulent faire croire à un retour de la biodiversité. En stoppant la marche du monde, l'épidémie de Covid-19, dont on dit qu'elle serait partie d'un pangolin dans une casserole, offrirait-elle symboliquement un temps de répit non pas au monde des hommes mais à la flore, aux animaux braconnés ou chassés, aux ciels embrumés, aux eaux polluées et aux forêts calcinées ? Si «*l'épidémie n'a pas grand-chose à voir avec le réchauffement climatique*», tel que l'analyse l'historien des sciences Jean-Baptiste Fressoz (*lire Libération du 23 mars*), elle sonne comme une alarme quasi spirituelle et métaphysique, annonçant la fin en la foi prométhéenne et sa vision de l'homme comme un Dieu dans la nature. Elle agit comme «*une étrange et presque superstitieuse impression de Némésis naturelle, d'équilibre vengeur par lequel la nature ou la Terre frapperait en retour la frénésie industrielle, paralyserait la production effrénée de gaz à effet de serre et de pollution diverse, - ce que la prise de conscience écologique et la critique du capitalisme n'ont pas fait*», développe Jean-Claude Monod.

«C'est tout l'univers qui est châtié ?»

Faut-il attendre que ce virus si puissant dérègle le monde ? Céder à la peur ou s'en distancier ? La machine à questions existentielles est sourdement relancée. «*La mort est devenue tangible, l'humanité éteint ses lumières. Brusquement, un drame-catastrophe intervient dans nos existences avec un écho biblique : "Et l'Eternel châtie le peuple."* Aujourd'hui, c'est tout l'univers qui est châtié ?» se demande l'écrivain israélien David Grossman (*lire Libération du 25 mars*). Pour nombre d'entre nous, l'épisode Covid-19 peut devenir un événement fatidique et fondateur. «*Peut-être que la conscience de la brièveté de la vie et de sa fragilité inciteront des hommes et des femmes à adopter un nouvel ordre de priorités, poursuit l'écrivain. A s'efforcer davantage à distinguer l'essentiel et l'accessoire.*» Une fois les portes rouvertes, aurons-nous envie de reprendre la vie comme avant ?

(1) Démarche scientifique qui établit neuf seuils à ne pas dépasser sous peine de perdre la stabilité du système terrestre, et donc la possibilité d'y vivre (changement climatique, perte de biodiversité, usage des sols, acidification des océans, déplétion de la couche d'ozone, usage de l'eau douce, etc.).

2) Alors journaliste à RTL, Jean-Michel Apathie avait décerné un «*prix de nunucherie*» à Martine Aubry, considérant que la société du *care* est un «*galimatias de bons sentiments*», un «*record de banalités et de poncifs au cm²*».